

Kippur
Des blessés et des morts, mais la vie continue
Kippour, France / Israël 2000, 124 minutes

Monica Haïm

Le cinéma québécois des années 90
Numéro 216, novembre–décembre 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59169ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Haïm, M. (2001). Compte rendu de [Kippur : des blessés et des morts, mais la vie continue / *Kippour*, France / Israël 2000, 124 minutes]. *Séquences*, (216), 46–46.

KIPPUR

Des blessés et des morts, mais la vie continue

En 1999, lorsque Amos Gitai réalisa **Kippur** et, en mai 2000, lorsqu'il le présenta au Festival International du Film de Cannes, nombreux étaient ceux qui croyaient encore en une véritable possibilité de conclure des accords de paix entre l'État d'Israël et les Palestiniens des territoires illégalement occupés par ce dernier en juin 1967 durant la Guerre de six jours. Amos Gitai était de ceux-là, et c'est pour cela qu'il estima propice de réaliser ce film qui fait voir, plus qu'il ne relate, le gâchis et l'absurdité de la guerre.



Un état de conflit permanent

Comme nous le savons, les propositions faites à Camp David en juillet 2000 par Ehud Barak, le premier ministre israélien d'alors, ont été rejetées par Yasser Arafat, le président de l'Autorité palestinienne, parce qu'elles mettaient le futur État palestinien dans l'insoutenable position d'être, à toutes fins utiles, sous contrôle israélien. Amos Gitai ne pouvait le prévoir. Il ne pouvait prévoir non plus que le 28 septembre suivant Ariel Sharon, l'ancien général responsable, parmi d'autres, du massacre, en 1982, des réfugiés palestiniens dans les camps de Sabrah et de Chatila au sud du Liban et chef du parti de droite, le Likud, entreprendrait avec l'autorisation du premier ministre, et en compagnie de quelque 200 membres de son parti, une promenade sur l'Esplanade des mosquées, un des lieux les plus saints de l'Islam. Lourdemment symbolique et provocateur, ce geste démentait toute volonté de paix de la part des dirigeants de l'État d'Israël et faisait éclater l'actuelle *Intifada*, le soulèvement contre l'occupation israélienne qui se déroule depuis plus de 10 mois et qui a déjà fait plus de 500 morts et plusieurs milliers de blessés palestiniens, et plus d'une centaine de morts et quelques centaines de blessés israéliens.

Croyant donc naïvement voir poindre la paix à l'horizon, Amos Gitai met en scène, en guise d'incitatif, la moins glorieuse

des quatre guerres d'Israël contre les pays arabes. La guerre dite du *Yom Kippour* (le jour du pardon), dont l'objectif était de reconquérir les territoires occupés par Israël en 1967, fut déclenchée par une attaque-surprise simultanée des forces syriennes et égyptiennes le samedi 6 octobre 1973, en début d'après-midi, alors qu'en Israël on célébrait la plus sainte des fêtes juives. Les croyants étaient en prière à la synagogue, et les autres chez eux. Personne dans la rue et beaucoup de soldats de l'armée régulière en permission...

Le film s'ouvre sur l'image de ces rues désertes et sur le son des prières. Puis, la sirène d'alarme retentit. L'idylle de Weinraub (nom de famille du réalisateur avant que son père ne le change en Gitai pour sa consonance hébraïque) et de sa bien-aimée, qui font l'amour en se barbouillant de peinture, est interrompu. Weinraub va chercher son camarade Ruso et, ensemble, ils cherchent à rejoindre leur unité. Partis comme eux, 2 500 Israéliens n'en revinrent pas et 7 500 furent blessés comme Weinraub et Ruso, leurs camarades secouristes (et Gitai lui-même). Pour un pays, à l'époque, d'un peu plus de trois millions d'habitants, ces pertes étaient très lourdes. Mais, ce qui le fut encore plus fut la preuve que l'armée israélienne, malgré ses victoires fulgurantes de 1967, n'était pas invincible et que ses adversaires étaient loin d'être aussi lâches, démunis et risibles qu'on se plaisait à le croire en Israël. Cette constatation fait l'objet du premier dialogue entre Weinraub, le contemplatif, lecteur d'Herbert Marcuse, et Ruso, l'actif, son supérieur en grade, qui se réjouit d'avoir l'âge de combattre au moment même du déclenchement d'un conflit. Pour eux, l'expérience de la guerre consistera à survoler en hélicoptère, jour après jour, le morne plateau du Golan; à ramasser les blessés et à les amener aux ambulances qui les conduiront à l'hôpital. Ils la vivent dans ce qu'elle a d'essentiel et d'universel : des corps blessés et des vies perdues. Et c'est ainsi parce que le récit de **Kippur** n'est pas un récit politique mais un récit personnel : celui de Weinraub.

En terminant le récit comme il avait commencé — Weinraub et sa bien-aimée, faisant l'amour en se barbouillant de peinture —, Gitai donne l'impression que cette guerre dont on ne connaît pas les conséquences, où l'ennemi reste invisible, n'a été pour Weinraub qu'une pénible interruption dans le continuum de la vie quotidienne. Aussi aberrant que cela puisse paraître, l'expérience de Weinraub est celle d'une population tout entière, dans ce pays où l'état de conflit est permanent, où la possibilité de guerre n'est jamais éloignée, où la vie continue pourtant comme si de rien n'était.

Monica Haïm

■ **Kippour**

France/Israël 2000, 124 minutes — Réal. : Amos Gitai — Scén. : Amos Gitai, Marie-José Sanselme — Photo : Renato Berta — Mont. : Monica Coleman — Mus. : Jan Garbarek — Son : François Fayar, Eli Yarkoni — Déc. : Miguel Markin — Cost. : Laura Dinulesco — Int. : Liron Levo (Weinraub), Tomer Russo (Ruso), Uri Ran-Klausner (Klausner), Yoram Hattab (le pilote), Guy Amir (Gadassi), Juliano Mer (le capitaine), Ran Kauchinsky (Shlomo), Kobi Livne (Kobi), Liat Glick Levo (Dina) — Prod. : Amos Gitai, Michel Propper, Laurent Truchot — Contact : Mongrel Media.